

vies ou non d'hémorrhagie, et guéries par une saignée ou par les seuls efforts de la nature.

Dans l'été, des maladies spéciales, sinon chez nous, dans notre climat, mais au moins dans les pays chauds, se développent en grand nombre. — On y observe principalement les inflammations et les suppurations du foie. La sécrétion de la bile y est plus considérable qu'en hiver ; ses éléments, primitivement formés dans le sang, y restent peut-être, sans être séparés par le foie, et il en résulte ce caractère bilieux des maladies et des fièvres endémiques dans ces malheureux pays. Il y a en même temps des pyrexies, des maladies des voies digestives, des ophthalmies, etc.

L'automne s'annonce par le retour des inflammations catarrhales des muqueuses observées dans les hivers doux et humides, affections qui deviennent aiguës lorsque l'hiver est froid et sec ; par les fièvres intermittentes, l'asthme et la rapidité des phthisies.

On peut se demander, à l'exemple des anciens qui ont suivi Hippocrate dans cette étude de l'influence des saisons, si les résultats que je viens d'indiquer ont quelque chose de spécial, particulier à la saison, ou si, au contraire, ils ne sont pas la conséquence pure et simple des conditions atmosphériques régnantes. Il est impossible de résoudre cette question, et, tout en croyant pour ma part à une très-grande intervention de l'état de l'atmosphère dans la production des maladies saisonnières, je pense que cela ne suffit pas entièrement pour expliquer la fréquence moyenne ou extrême d'une ou plusieurs maladies à un moment donné, leur gravité et la différence de traitement qu'elles réclament. C'est là un *desideratum* de la science sur lequel je reviendrai avec plus de détails à propos des constitutions médicales.

§ 4. — Impressions climatériques.

Hippocrate (1) nous a le premier montré toute l'influence des impressions climatériques sur le développement physique et moral de l'homme, et sur le maintien de sa santé. Il faut lui rendre justice à cet égard ; cette influence, qu'il a exagérée, est très-réelle, et sa manière de voir, complètement partagée par Aristote et Platon, a reçu de nos jours la haute sanction de Montesquieu et de Cabanis (2). Pour Hippocrate, dans les climats tempérés, les hommes ont des mœurs douces et faciles, peut-être manquent-ils de constance dans le travail ; facilement abattus par la fatigue, ils n'ont pas de courage moral et ont un grand attrait pour le plaisir. Supposant ensuite un pays montueux, inégal, élevé, avec des saisons variables, il en déduit pour les habitants un grand courage, l'ardeur au travail, l'opiniâtreté, la résistance à la fatigue et l'aptitude aux grandes entreprises. Dans les pays enfoncés, plats, exposés aux vents chauds, avec des saisons peu variables, on trouve des habitants sans courage, mous, indolents, faciles à décourager dans

(1) Hippocrate, *De l'air, des eaux et des lieux* (Œuvres complètes, trad. par Littré. Paris, 1840, t. II).

(2) Cabanis, *Rapports du physique et du moral de l'homme*, 3^e édition par Peisse. Paris, 1844.

leurs entreprises, et incapables de s'élever à de grandes destinées. Il accorde aux peuples des pays nus et froids, l'indomptabilité des mœurs, la fermeté de résolution, la sagacité, l'intelligence et le sentiment de la dignité humaine, qui les pousse vers la liberté. C'est à ce propos qu'il cherche à établir l'influence des climats sur les institutions politiques des peuples et la forme de gouvernement, pensant, avec une grande apparence de raison, qu'un climat chaud, qui énerve les hommes, y favorise l'installation du gouvernement absolu.

Les impressions climatériques sont en partie produites par l'impression de l'atmosphère et en partie par l'action du sol, de l'eau, et de l'ensemble des conditions extérieures où se trouve l'homme. Ces impressions continues et prolongées sont différentes dans leurs résultats, suivant le climat où on les subit. Elles ont quelque chose de tout spécial dans les climats chauds, dans les climats froids et dans les climats tempérés.

L'impression climatérique chaude s'exerce sur l'homme qui habite la zone terrestre comprise entre les 30^{es} degrés de latitude australe et boréale. Elle diminue l'énergie d'action de l'appareil respiratoire et affaiblit la production de la chaleur animale ; l'acide carbonique est exhalé en moindre proportion que de coutume, et le carbone fourni par les aliments respiratoires pour être brûlé dans le poumon, ne l'étant plus qu'en partie, est éliminé par un autre appareil, le foie, dont l'activité fonctionnelle, considérablement augmentée, s'annonce par l'abondance de la sécrétion biliaire. La sécrétion spermatique et la perspiration cutanée sont également considérables. Toutes les fonctions de la vie organique languissent, et peu à peu se prononcent les caractères du tempérament bilioso-lymphatique. La peau décolorée offre une teinte spéciale, les cheveux sont châains et la barbe mal fournie. La circulation est plus active ; de là une tendance, chez les nouveaux venus, aux hémorrhagies et principalement aux épistaxis. Les fonctions digestives sont lentes, et la salive, le suc pancréatique, les liquides intestinaux, les matières stercorales et les urines, sont notablement diminués dans leur quantité, à cause de l'abondance de la transpiration. Les forces musculaires sont faciles à épuiser. L'ardeur génitale, en rapport avec la vivacité de l'imagination, éprouve le besoin de satisfactions fréquentes. Enfin, une sensibilité exagérée, mobile des passions morales les plus vives et de l'exaltation des sentiments poussés à l'extrême, annonce la très-grande excitabilité du système nerveux.

Si les climats chauds modifient à ce point les fonctions de l'organisme, quelle influence ne doivent-ils pas avoir comme cause prédisposante générale morbifique !

Les habitants de ces pays sont prédisposés à un grand nombre de maladies de la peau, lichen, lèpre, éléphantiasis des Arabes ; aux formes les plus redoutables de la syphilis ; aux inflammations et aux abcès du foie ; aux affections nerveuses telles que le tétanos ; aux entéocolites et à des dysenteries cruelles ; à l'hématurie ; aux affections cérébrales aiguës ; aux fièvres intermittentes simples et pernicieuses ; à la peste, au choléra, à la fièvre jaune, etc.

L'impression des climats froids s'exerce sur les habitants du globe depuis le 50^e ou 55^e degré de latitude jusqu'au pôle. Les températures moyennes sont, d'après M. Fuster, entre 65^e et 75^e de latitude : au printemps, — 16^e ; en

automne, — 12°; en hiver, — 30°; en été, — 2°. Sous l'influence de cette impression climatérique, les principales fonctions subissent des modifications importantes. L'exhalation cutanée est presque nulle, et l'activité du foie et de la sécrétion biliaire peu considérable, faits opposés à ceux que l'on observe dans les pays chauds. Les fonctions de l'appareil respiratoire ont une activité considérable, destinée à la production d'une grande quantité de chaleur animale nécessaire à contre-balancer la température ambiante et entretenue par la combustion d'une notable quantité de carbone par l'oxygène de l'air dans les poumons. La nutrition est très-active et le sang très-riche en globules. La digestion est active et rapide. C'est elle qui introduit dans le sang la quantité de principes carbonés destinés à être détruits par la combustion pulmonaire, et elle trouve aisément à choisir entre la viande, les huiles animales, les fromages, les boissons fermentées, qui font la base de la nourriture des peuples du Nord. L'urine est abondante, fortement animalisée, et remplace l'exhalation cutanée, qui ne se fait plus.

Les hommes du Nord sont, en général, sanguins, forts, robustes; ils supportent bien la fatigue corporelle, d'autant mieux peut-être que leur système musculaire est très-développé. Ils sont énergiques et font beaucoup d'exercice, de manière à augmenter leur chaleur animale par un redoublement d'activité de l'appareil pulmonaire.

L'impression de ces climats froids est une cause prédisposante incontestable des phlegmasies franches et catarrhales. Elle favorise le développement des bronchites, des angines, des pneumonies, des rhumatismes articulaires aigus et chroniques. Elle prédispose à certaines formes de blépharite, aux gerçures de la peau sur les mains et sur les pieds, aux congélations des extrémités, au scorbut, aux affections vermineuses, au rachitisme, à toutes les formes de la scrofule et à la phthisie pulmonaire.

Les impressions du climat tempéré s'exercent sur les habitants du globe qui vivent entre le 35° et le 55° degré de latitude australe et boréale. Elles sont différentes comme les saisons et nombreuses comme les vicissitudes de l'atmosphère. Sans produire sur les organes et sur les différents appareils une modification aussi profonde que les impressions climatériques chaudes et froides, elles engendrent une disposition qui est comme l'intermédiaire entre les dispositions organiques extrêmes. L'homme des pays tempérés, dans une latitude voisine des pays chauds, a une constitution, une santé et des habitudes qui rappellent la santé et la constitution de l'habitant des tropiques. Au contraire, en s'approchant des climats froids, l'homme ressemble par degrés à l'habitant de ces pays, par les mœurs, le tempérament et les aptitudes morbides.

Ce qu'il y a de spécial aux climats tempérés, c'est le renouvellement des quatre saisons, qui constituent deux époques extrêmes, l'hiver et l'été, époques dans lesquelles l'action de la vie et des appareils organiques change et se modifie de manière à s'adapter à la température moyenne de l'atmosphère. En été, leur action ressemble à celle qu'on observe sur l'habitant des climats chauds, tandis qu'en hiver, elle est pendant quelque temps semblable à celle de l'habitant des pays froids. Deux fois par an, d'une manière progressive, dans la saison intermédiaire, l'ensemble des fonctions change de type, et les impressions saisonnières

qui en sont la cause s'accomplissent sans que nous en ayons la conscience et sans que nous puissions en juger autrement que par les effets pathogéniques.

Dans les climats tempérés, l'impression climatérique est donc variable, et il est difficile de déterminer son influence prédisposante générale morbifique autrement que par l'influence des saisons et par celle du voisinage avec les pays froids ou avec les pays chauds (1).

§ 5. — Impressions produites par les localités.

Convaincu de l'action des localités sur l'homme, Hippocrate (2) établit que, sans avoir jamais séjourné dans une ville, on peut, d'après son exposition aux vents, au lever et au coucher du soleil, les qualités du sol, nu ou boisé, sec ou aride, bas ou élevé, les qualités des eaux, avoir des données générales sur la santé et la constitution des habitants de cette ville. Cela est vrai, et, si l'on restreint les assertions d'Hippocrate aux lieux où il vivait, il est évident qu'il a raison.

L'influence exercée sur l'homme par les localités dépend de l'action combinée d'un certain nombre des circonstances atmosphériques saisonnières, climatériques, dont j'ai parlé, jointes à des influences particulières ou géologiques spéciales. Quand cette influence est permanente, il en résulte ce qu'on appelle des *endémies* (voyez ce mot). En certains endroits, le sol marécageux, ou couvert d'étangs jette dans l'atmosphère des émanations végétales ou *effluves* remplis de débris de végétaux et d'animaux infusoires, qui ont pour effet de disposer l'organisme au développement des fièvres intermittentes simples et pernicieuses. — Ailleurs règnent les conditions propres au développement de la pellagre, en Lombardie et dans les Landes; de l'hématurie dans l'île de France, de la fièvre jaune à la Vera-Cruz, à la Nouvelle-Orléans, au Brésil, etc., ou des maladies du foie en Algérie et dans les Indes; — sur les côtes de la Méditerranée, les vents de l'été ou de l'hiver, le siroco et le mistral, amènent avec eux leurs maladies particulières. — Le goître se développe dans les pays dont le sol magnésien jette une partie de ses éléments dans les eaux de puits servant à la boisson, ce que l'on observe dans le Valais et en Savoie. — Le choléra lui-même, endémique sur les bords du Gange, suit le cours des eaux, décime les habitants des terrains d'alluvion, et ne frappe jamais sur les populations établies sur les terrains anciens. C'est ainsi que Lyon, Versailles et bien d'autres endroits encore ont joui de l'immunité la plus complète dans les trois graves épidémies qui ont ravagé la France dans le cours des vingt dernières années.

Dans notre climat, les lieux secs et élevés au-dessus du niveau de la mer prédisposent aux maladies aiguës, franchement inflammatoires; tandis que les lieux bas et humides disposent, au contraire, au développement des maladies catarrhales et des affections chroniques, de manière à rappeler l'influence morbifique des

(1) Voyez Jules Rochard, *Nouveau Dict. de méd. et de chir. pratiques*, article CLIMAT. Paris, 1868, t. VIII. — Rey, *Nouveau Dict. de méd. et de chir. pratiques*. Art. GÉOGRAPHIE MÉDICALE. Paris, 1872, t. XVI, p. 78.

(2) Hippocrate, *De l'air, des eaux et des lieux* (Œuvres, trad. Littré. Paris, 1840, t. II, p. 12).

saisons et des climats dans lesquels on observe constamment ces conditions extérieures. C'est là chose facile à constater dans les villes placées sur les rivières et qui ont une partie haute bien aérée et une partie basse froide, sombre et humide. Il en est de même des villes coupées de manière à faire des expositions au nord, au sud, à l'est, à l'ouest, et dans lesquelles les maladies prennent les caractères que leur impriment les directions constantes des vents. Si ce fait avait besoin d'une démonstration autre que celle de l'expérience, il suffirait de rappeler l'influence de l'exposition sur la conservation et la dégradation des murailles et des façades de nos monuments publics : noires et intactes du côté nord, elles sont au contraire blanches, corrodées et couvertes d'excavations nombreuses vers le sud, là où le soleil et le vent détruisent et dissocient la pierre. Si la matière brute subit à ce point l'influence de l'exposition atmosphérique, que n'en doit-il pas être chez l'homme, dont la résistance est infiniment moindre.

L'impression de l'air des villes n'a pas la même influence sur la santé et le développement des maladies que l'air des campagnes. C'est là un fait qui n'est plus contesté par personne, et les expériences de M. Boussingault, sur la quantité énorme d'ammoniaque, 5 milligrammes, renfermée dans un litre de la pluie des villes, contre 1 milligramme par litre dans la pluie des campagnes, montrent bien la différence des atmosphères, et font comprendre la différence de leur action sur l'organisme. D'après M. Boussingault, sous le rapport des émanations, « Paris n'est qu'un amas de fumier d'une étendue considérable ». Plus d'un écrivain en a dit autant au point de vue moral, et à toutes ces malédictions Paris ne répond rien ; plus fort que tous ses ennemis rassemblés, il se contente de les attirer pour les engloutir. Dans les villes, les maladies nerveuses, la scrofule, les fièvres éruptives et typhoïdes, la phthisie pulmonaire, sont les maladies les plus fréquentes. Dans les campagnes, au contraire, ce sont les maladies aiguës, inflammatoires, la dysenterie, les fièvres intermittentes, et cependant plus d'un citadin valétudinaire y vient chercher avec le repos l'air pur qui doit lui rendre la santé.

Dans les villes, que de différences encore, pour les impressions morbifiques prédisposantes, dans les différents quartiers, dans le voisinage des hôpitaux et dans les hôpitaux ; dans les casernes, dans les prisons, dans les pensions et les collèges ! J'ai vu le choléra de 1833, entièrement éteint à Paris, renaître au mois de février, en 1834, à la Charité, y séjourner pendant un mois, en sortir et gagner les maisons voisines, s'étendre dans tout le x^e arrondissement, gagner l'hôpital des Cliniques, l'Hôtel-Dieu, ravager ainsi violemment toute la rive gauche de la Seine, longtemps avant d'aller sur la rive droite, où il n'a fait que de faibles ravages. J'ai vu dans les pensionnats mourir de fièvres éruptives des enfants qui eussent vécu chez eux, s'ils fussent restés au sein de leur famille, ou du moins qui eussent échappé à cette cause de mort. Il en est ainsi d'une foule de maladies que les localités font naître, et auxquelles on échapperait par la fuite et par le séjour en d'autres lieux.

§ 6. — Impressions produites par l'acclimatement.

Le changement de localité, par son impression sur l'organisme, est souvent une cause prédisposante morbifique. Le déplacement vers des pays chauds ou froids

et dans les contrées où règnent des épidémies engendre les maladies de ces contrées ; ici les maladies du foie, là les maladies de poitrine, ailleurs la fièvre jaune, la fièvre pernicieuse, etc. Tant que l'homme qui émigre des pays chauds vers les climats froids, ou réciproquement d'un climat froid dans un climat chaud, ou enfin d'un pays tempéré dans l'un ou l'autre de ces climats extrêmes, n'est pas acclimaté, sa vie court les plus grands périls. L'impression de cette température nouvelle, jointe aux autres circonstances de son déplacement, le prédispose au très-grand nombre de maladies indiquées précédemment dans le chapitre que j'ai consacré à l'influence des impressions climatiques.

Non-seulement les déplacements de l'homme de son pays natal dans un climat différent lui sont préjudiciables ; mais, dans le même pays, sous le même ciel, le changement de localité est une prédisposition morbifique. Tous les médecins savent, par exemple, que la fièvre typhoïde est très-fréquente chez les nouveaux arrivés à Paris. Les trois quarts de ceux qui en sont affectés sont dans cette condition, et je suis persuadé que pour l'autre quart la contagion n'est pas étrangère à son développement. Si la fièvre typhoïde a été épidémique à Paris depuis quatre ans, et a frappé sur tant d'indigènes, c'est qu'elle a pris naissance d'abord sur l'immense population mobile d'ouvriers et de curieux attirés dans la capitale par les monuments qui s'y trouvent et par les immenses travaux de bâtiment qui se font partout.

Si les impressions qui résultent du changement de localité et de climat constituent la prédisposition morbifique générale la plus grave de l'homme, ce n'est pas à dire qu'elles doivent être inévitablement suivies de troubles dans la santé. L'organisme peut s'habituer à ces impressions différentes de celles du pays natal : comme individu, il peut s'acclimater dans le pays nouveau vers lequel son intérêt ou son plaisir le pousse, à la condition de suivre certaines règles consacrées par l'observation antérieure ; mais il est douteux que sa race puisse en faire autant. Ces règles, déduites des principes généraux de la médecine, constituent le code de l'acclimatement écrit dans tous les livres d'hygiène (1).

§ 7. — Impressions morales.

Les impressions morales ont à la fois une influence prédisposante morbifique générale et une influence prédisposante individuelle. Comme influence générale, rien n'est mieux établi que le trouble intime qui résulte chez l'homme des impressions morales tristes, dont l'action est si dépressive. Se consumer d'envie, de jalousie et de rage, se dévorer d'ambition, ne sont pas des expressions métaphoriques banales, elles indiquent un fait bien réel, qui est l'espèce d'état fébrile ou d'agitation nerveuse à laquelle sont en proie certaines natures devenues le jouet de leurs mauvaises passions. Le chagrin, la douleur, qui détruisent l'appétit, suspendent les sécrétions gastriques nécessaires à la digestion, et empêchent tout sommeil ; la nostalgie des exilés et des troupes abattues par la défaite ; le fanatisme

(1) Voyez Michel Lévy, *Traité d'hygiène publique et privée*. Paris, 1862, 2 vol. in-8. — J. Rochard, *Nouveau Dictionnaire de médecine et de chirurgie pratiques*. Paris, 1864, t. I, article ACCLIMATEMENT, p. 183.

religieux ou politique, ont des effets analogues, sinon semblables. La vie languit, le sang se détériore, les organes se troublent à leur tour, et il en résulte un état d'anémie, d'échauffement, dont il serait difficile de préciser la nature et qui est une prédisposition manifeste au développement des maladies. Ici ce sont des gastralgies avec constipation ou diarrhée, là du scorbut, ailleurs la dysenterie, le typhus et ses conséquences; en certains lieux, l'hystérie, l'hypochondrie et l'aliénation mentale. Je reviendrai sur cette étiologie en parlant des causes déterminantes individuelles et spéciales (1).

ARTICLE II

CAUSES PRÉDISPOSANTES INDIVIDUELLES.

Les causes prédisposantes individuelles morbifiques sont celles qui exercent leur influence par l'intermédiaire d'une disposition générale propre à un individu. Ce n'est pas la maladie, mais c'est l'opportunité favorable à son apparition et à son développement. Ainsi l'âge, le sexe, le tempérament d'une personne, sa race et ses antécédents d'hérédité, sa profession, sa manière de se nourrir, de s'habiller, etc., sont autant de circonstances individuelles qui modifient la vitalité de l'homme et constituent des causes prédisposantes de la maladie.

§ 1^{er}. — Age.

Les âges sont les différentes périodes de la vie déterminées par les changements intimes de la substance du corps à l'époque de son accroissement et de son déclin. Une telle influence physiologique ne saurait exister sans produire après elle une disposition pathogénique différente. L'influence des âges sur la nature, sur le développement, la marche et la terminaison de certaines maladies, est maintenant de la plus haute évidence. Elle a pour elle l'autorité d'Hippocrate (2), de Celse (3), de Pline (4), de Stahl (5), de Frédéric Hoffmann (6), de Pinel (7), de Rogery (8), de Gendrin (9), etc. Rien n'est mieux établi que cette influence, dont je vais exposer les résultats.

1^o *Enfance*. — Chez les enfants, dont la circulation est très-active et la peau très-vasculaire, la plasticité prédomine et les tissus sont dans un état d'accroissement très-rapide. L'appareil lymphatique, glandulaire et vasculaire, fonctionne avec la plus grande énergie, et le système nerveux cérébral ou ganglionnaire, très-impressionnable, traduit son excitabilité au dehors par la vivacité des mouvements,

(1) Voyez un peu plus loin : IMPRESSIONS MORALES.

(2) Hippocrate, *Aphorismes*, 3^e section, 24, 25, 26, 27, 28, 29, 30, 31. (*Œuvres*, trad. Littré. Paris, 1844, t. IV, p. 497.)

(3) Celse, *De la médecine*, trad. en français, par Fouquier. Paris, 1824, lib. II, cap. I.

(4) Pline, *Hist. nat.*, liv. XXVIII.

(5) Stahl, *Dissertatio de morborum aetatum fundamentis*. Halle, 1698.

(6) Fred. Hoffmann, *De aetatis mutatione, morborum causa et remedio*.

(7) Pinel, *De la constitution sénile et de son influence sur les maladies*. Halle, 1728, in-4.

(8) Rogery, *Des maladies des âges*.

(9) Gendrin, *De l'influence des âges sur les maladies*, thèse de concours, Paris, 1846.

l'excès de sensibilité et le développement de la raison. A cette période, les sympathies sont très-vives et la réaction fébrile des maladies aiguës très-considérable, hors de proportion avec la nature et l'étendue des lésions organiques.

L'influence de l'enfance et de la jeunesse sur le développement de certaines maladies spéciales se révèle à chaque instant.

L'hydrocéphalie, l'hydrorachis, l'asphyxie, l'ictère, le sclérème, les entéro-hémorrhagies, l'apoplexie méningée, la desquamation épidermique, la diarrhée, les vomissements, la pneumonie lobulaire, le croup, la stomatite ulcéreuse, la gangrène de la bouche, l'incontinence d'urine, la coqueluche, l'éclampsie, le phréno-glottisme, la chorée, la méningite granuleuse, les fièvres éruptives, l'endocardite végétante valvulaire des maladies aiguës, sont des maladies de la seconde enfance et qu'on observe très-rarement aux autres périodes de la vie. Il en est quelques-unes même, telles que la gangrène de la bouche, le phréno-glottisme, etc., qui sont des maladies exclusives de l'enfance (1).

2^o *Age adulte*. — Lorsque les organes ont acquis tout leur développement et accomplissent leurs fonctions dans la plénitude de leur puissance, l'activité organique prédominante semble avoir la poitrine pour siège; les fonctions vasculaires lymphatiques s'amoindrissent, dominées par la circulation sanguine, et les maladies se présentent alors avec des caractères pléthoriques plus constants que dans l'enfance. La réaction fébrile est en rapport avec la cause morbifique, et les symptômes se rattachent régulièrement aux lésions somatiques.

C'est à cet âge qu'on observe principalement les hématuries, les hémorrhoides, la laryngite chronique, la pneumonie franche ou fibrineuse, le phlegmon iliaque, la maladie de Bright, les nosorganies cancéreuses, épithéliales, fibro-plastiques, chondroïdes, adipeuses, etc., le rhumatisme, la goutte, la chlorose, les anévrysmes, etc.

3^o *Vieillesse*. — Chez le vieillard, l'activité de l'appareil vasculaire diminue, les capillaires superficiels cessent de recevoir le sang, les sécrétions sont moins actives, et la peau se durcit, se ride et se dessèche; la vue et l'ouïe s'affaiblissent; les perceptions sont moins vives, les mouvements plus embarrassés: l'appareil digestif et le foie s'atrophient; les poumons s'altèrent par suite de l'agrandissement et de la diminution du nombre de leurs cellules, ce qui entraîne l'affaissement et le rétrécissement du thorax (2); tous les tissus fibreux s'ossifient, et les fonctions s'accomplissent avec une lenteur qui devient chaque jour plus grande; alors la réaction fébrile est faible et les symptômes sont en désaccord avec la gravité des lésions. Les maladies les plus sérieuses ont quelquefois des symptômes incertains, les sympathies entre les organes sont bien faibles, et plus d'une fois on a vu, dans les hospices des vieillards, des individus atteints de pneumonie sortir de se promener dans les jardins sans paraître se douter de l'existence d'une maladie prochainement mortelle. Une fois même on a vu un vieillard, qu'on ne croyait pas

(1) Bouchut, *Traité des maladies des nouveau-nés, des enfants à la mamelle et de la seconde enfance*, 6^e édition. Paris, 1874.

(2) Hourmann et Dechambre, *Recherches cliniques sur les maladies des vieillards* (*Archives de médecine*, t. VIII, p. 105).